

LOUISE VANHEE-NELSON, UNIVERSITY OF WINDSOR

La République des Provinces-unies vue par les voyageurs étrangers du XVII^e siècle

De tous les ouvrages écrits sur les Pays-Bas du Nord au XVII^e siècle, les commentaires des voyageurs étrangers touchent le plus par leurs remarques à la fois pertinentes, ironiques et insolites. La République des Provinces-Unies et en particulier la Hollande, la plus développée des provinces, attire bon nombre d'étrangers, surtout des Français (n'oublions pas que le français est à l'époque la langue la plus employée aux Pays-Bas), des Anglais, des Italiens, des Suisses, des Allemands, des Portugais. Beaucoup viennent par curiosité ou pour voyage d'affaires ou de culture.

La première chose qui frappe les visiteurs est le climat pluvieux, humide, malsain de ce pays quasi aquatique. En 1629, Sir John Suckling, un poète anglais de vingt et un ans, s'exclame: "C'est un enfer d'eau." Il ajoute que les Hollandais sont des infidèles qui ne croient pas aux Saintes Ecritures car, bien qu'il y soit promis qu'il n'y aura plus jamais d'autre déluge, les Hollandais continuent chaque jour d'en craindre un et se préparent continuellement à l'affronter. "Le pays n'est trois fois rien et encore trop bon pour ses habitants."¹ Cette hostilité exprimée par Sir John Suckling dans une de ses lettres de Leyden est partagée par d'autres Anglais.

Le poète Andrew Marvell aussi est impressionné par "le déluge quotidien" et se moque du sérieux des commerçants qu'il qualifie de "pickled heeren" ou saurs comme des harengs.² Il confirme que ce pays ne

mérite pas le nom de pays. Un autre Anglais, Owen Feltham, qualifie la Hollande de "grand marais", de "fromage vert vinaigré" (green cheese in pickle), de pays dépourvu d'arbres et de pierres, où l'or est plus répandu que les pierres et où les araignées sont aussi grandes que des crevettes. Il ajoute qu'en plus le pays est dangereux, qu'à Amsterdam un cheval emballé menace le passant de deux morts possibles: par fracture de cou ou par noyade.³

Le climat semble être source de mécontentement général. Les Français estiment que les rhumatismes sont la maladie la plus fréquente en Hollande et que le vent y est particulièrement mauvais:

Le vent qui n'a pas la force d'éteindre une chandelle (en Hollande) a celle de tuer un homme.⁴

Ils racontent qu'en certaines régions, notamment à l'île de Voorne, en Hollande du Sud, il fait si froid qu'on y est vieux à 40 ans. Les funérailles se font vite et l'on n'y pleure pas beaucoup, car il fait trop froid. Les voyageurs sont accablés de rhumes et de fièvres. Pas étonnant dès lors, que les Hollandais s'habillent chaudement pour pallier à ces conditions climatiques défavorables. Olivier Goldsmith trouve les Hollandais bien étranges: ils ne portent pas de manteau, mais sept vestes superposées et neuf paires de pantalons et de caleçons et les

Hollandaises portent jusqu'à sept couches de jupons.⁵

En 1616, James Howell, un Anglais en visite à Amsterdam, se plaint que la ville n'a ni puits ni fontaine ni aucune source d'eau fraîche. La survivance de ses habitants dépend de quelques citernes et de l'eau douce apportée en bateau. En plus, il trouve les canaux pollués par tous les détritiques que les habitants y jettent, ce qui cause d'horribles odeurs et de mauvais effluves.⁶ Un siècle plus tard, on attribuera à Voltaire ces mots plutôt méchants qu'on ne retrouve pas dans ses écrits: "Amsterdam, canaux, canards, canailles..."⁷ Descartes, pourtant, ne se plaint pas. Il affirme même que l'air d'Amsterdam est pur et sain.

Un autre visiteur, le Français Samuel Sorbière, a fait le récit de ses voyages à l'étranger et il décrit en 1642 son émerveillement à la vue des canaux en Hollande. Utilisés comme des routes de communication rapides entre les villes, les canaux sont en plus "un divertissement des dames" qui vont en "bateau de La Haye à Delft et à Leyde, habillées en bourgeoises et mêlées parmi le vulgaire afin d'ouïr les discours que l'on tiendrait des grands sur le propos desquels elles jetaient la compagnie" ... et il arrive ainsi que ces espionnes amateurs entendent diverses choses qui les touchent de près!⁸ Il semble en plus que les Hollandais aient maîtrisé toute cette eau qui les entoure, à l'étonnement émerveillé et admiratif des étrangers. Le même Sorbière écrit au Comte de Nogent:

Le pays dont je vous ai parlé n'a rien de pareil: et que cela fait paraître incroyable ce qu'on en dit: qu'il n'est pas tant un ouvrage de la nature qu'un ouvrage des hommes qui

en ont chassé la mer en plusieurs endroits. Que les digues y soutiennent le poids et la furie de l'Océan qui s'élève vingt pieds au-dessus de la terre. Que trois carrosses peuvent y marcher de front, et qu'elles sont faites de plus grands arbres du Nord que l'on a plantés dans la mer, et que l'on y plante continuellement pour résister à la guerre éternelle que leur fait ce farouche élément, lequel néanmoins ils domptent, et lequel ils rendent favorable à leur trafic.⁹

Balthasar de Monconys, venu de France en 1663, s'étonne de la longueur de la digue à Rotterdam. Il la décrit comme "une grande Chaussée qui va jusques dans l'Allemagne".¹⁰ L'adage suivant date du XVII^e siècle: "Dieu créa le monde, le Hollandais créa la Hollande."

Les étrangers sont particulièrement émerveillés par ce qui leur semble un véritable miracle: dans ce pays fouetté de vent et de pluie, au sol marécageux et pauvre, règne l'abondance. Dans ce pays où vivent côte à côte les catholiques, les protestants, les juifs, les Turcs et une multitude de sectes, règne non pas la discorde perpétuelle, mais l'entente cordiale, la tolérance générale. De 1575 à 1619, 63% des résidents de Leyden viennent de Belgique ou de France. Un million de Belges ont fui la Belgique pour aller s'établir en Hollande vers 1585.¹¹ En 1685, un Français a calculé le nombre d'étrangers ou de descendants d'étrangers qui se sont établis dans la Province de Hollande et leur nombre atteint la moitié de la population. Flamands, Wallons, Suisses, Anglais, Scandinaves s'y côtoient et y prospèrent. Il est bon de se rappeler l'explosion démographique extraordinaire d'Amsterdam. En 1612 il y a 145,000 habitants, chiffre qui atteint 200,000 en 1662. Depuis 1600 les maisons se construisent en pierre, non plus en bois. Les

grandes villes hollandaises sont cosmopolites et belles, et attirent bon nombre de visiteurs. Bien sûr, il y a régulièrement des épidémies de peste qui fauchent la population en 1617, 1624, 1635, 1655. En 1693-94 le mal noir fait 24,148 victimes rien qu'à Amsterdam.

Dans une atmosphère de liberté, de tolérance, chacun vaque à ses occupations, indifférent aux opinions personnelles de son voisin. Le philosophe René Descartes, lors de son séjour prolongé à Amsterdam, constate:

Chacun y est tellement attentif à son profit, que j'y pourrais demeurer toute ma vie sans jamais être vu de personne.

Etonné et ravi, il continue:

Quel autre lieu pourrait-on choisir au reste du monde, où toutes les commodités de la vie et toutes les curiosités qui peuvent être souhaitées, soient si faciles à trouver qu'en celui-ci? Quel autre pays où l'on puisse jouir d'une liberté si entière, où l'on puisse dormir avec moins d'inquiétude?...¹²

Et il ajoute...

où il y ait toujours des armées sur pied pour nous garder, où les empoisonnements, les trahisons, les calomnies sont moins connues, et où il soit demeuré plus de reste de l'innocence de nos aïeux.¹³

C'est la liberté que Descartes apprécie le plus en Hollande. Il l'avoue dans une lettre à la princesse Elizabeth en 1648.

Cependant, me tenant comme je fais, un pied en un pays et l'autre en un autre, je trouve ma condition très heureuse, en ce qu'elle est libre.¹⁴

Le Français Amelot de la Houssaye, dans ses

Mémoires Historiques, loue ce climat extraordinaire de la liberté qui règne dans les Provinces Unies:

La Hollande est le pays du bonheur et de la liberté: l'homme en Hollande n'est sujet qu'aux lois. C'est elles seules qu'il craint et qu'il respecte. Libre dans tout ce qui ne va point contre l'Etat, il ne connaît d'autres maîtres que la vertu et le devoir. Les bourgeois en Hollande sont affables, polis, serviables, incapables d'aucun mauvais procédé. La populace y est brutale et insolente jusqu'à l'excès. On n'y reconnaît le magistrat que lorsqu'il est dans ses fonctions. Ailleurs chacun est égal.¹⁵

John Locke, fuyant la Cour d'Angleterre et échappant à l'emprisonnement certain, se réfugie d'abord en Frise, puis en Hollande. Toutes ses idées sur la liberté et la tolérance furent écrites après son séjour dans la République des Provinces-Unies. Il se sent fort à l'aise dans ce climat de tolérance. L'Ambassadeur d'Angleterre à La Haye, B. Schelton, demande l'extradition des traîtres, dont Locke. La République refuse.

L'Ambassadeur de France à La Haye (de 1596 à 1607), Paul Choart de Buzenval, parle des "délices de la liberté qui règne ici".¹⁶ "Quant à la façon de vivre dans ce pays, croyez que j'y trouve peu de différence à la nôtre. En quelque chose vous y trouverez plus de polissage, en d'autres plus de simplicité. Mais la douceur de la liberté y est si grande qu'en nulle", écrit-il à son ami Scaliger.¹⁷

Claude Saumaire, un professeur français à l'Université de Leyden résume ce qui plaît et déplaît le plus aux visiteurs étrangers: "quatre mois d'hiver"... puis "les huit mois de froid." "C'est tout ce qui me déplaît en ce

pays; tout le reste m'agrée et surtout la liberté."¹⁸

Cette liberté s'étend même aux femmes qui sont mises sur un tel pied d'égalité avec les hommes qu'elles prennent part aux affaires, qu'elles conversent à table avec leur mari et les invités sans aucune gêne, sans aucune timidité et même souvent avec trop de hardiesse, d'autorité et de violence. Les femmes ne peuvent pas être battues par leur mari. Tout mari brutal qui frappe sa femme doit payer un gros jambon en guise d'amende. Même les servantes sont traitées comme des égales et sont les premières à se servir à table avec la maîtresse de maison avant le mari et les invités. La docilité des maris choque les étrangers. Déjà Erasme s'en était étonné: le maire d'une ville interrompit sa réunion municipale car le dîner était prêt et sa femme attendait.

La propreté est une autre caractéristique qui frappe les voyageurs. Locke est impressionné par la propreté non seulement des villes, mais des fermes hors des centres urbains:

Tout y est bien plus propre que dans la plupart de nos parloirs en Angleterre.¹⁹

Guicciardini, un voyageur italien, trouve que la plupart des paysans savent lire et écrire et nettoient même leurs vaches. Les étrangers jugent ridicule la manie des Hollandais de nettoyer à fond maison et rue. L'anecdote suivante est frappante:

Un jour, le roi de Prusse se trouvant incognito à Amsterdam, se présenta chez un banquier. La servante exigea de lui qu'il se déchaussât et lui jeta des pantoufles. Comme il hésitait, elle le saisit et le porta auprès de son maître comme un paquet.²⁰

Madame Du Bocage, une Française de passage à Amsterdam vers 1719, confirme la tradition: tout visiteur doit se déchausser et revêtir à l'entrée les pantoufles de paille, et s'il n'y a pas de pantoufles, alors les femmes "transportent leur mari sur le dos".²¹ Pas étonnant que les voyageurs, notamment le Suisse Haller, remarquent que beaucoup des femmes ont le dos tout courbé, les hanches larges, les grosses poitrines tombantes.²² Les maisons hollandaises sont nettoyées avec quarante seaux d'eau par jour; elles restent humides et sont malsaines pour les rhumatismes.

Propreté exemplaire? Non pas. Les Hollandais lavent tout, sauf leur propre personne. L'usage des bains publics est inconnu dans les Provinces-Unies et n'y paraîtra que vers 1735, alors qu'il est courant à Paris. Les Hollandais se mettent à table sans se laver les mains, à l'étonnement dégoûté des Français. Ils boivent dans le même verre. Ils grognent en mangeant et avalent leur nourriture avec bruit. Les Anglais confirment ces vues négatives. Sir William Temple, l'Ambassadeur de Grande Bretagne à La Haye, a publié en 1673 un long rapport sur les Provinces-Unies dont il loue la beauté. Mais il critique le manque d'hygiène personnelle:

Les Hollandais nettoient mieux leur maison que leur corps et leurs corps mieux que leurs âmes,²³

écrit-il. Les Français se moquent des extravagances de la propreté hollandaise: famille et invités se tiennent à la cuisine de peur de salir le reste de la maison; certains curés montent en chaire en pantoufles.

Le tabac est d'un usage fort répandu. Partout les Hollandais fument la pipe. Les Français soulignent que les auberges puent le tabac.

Diderot plus tard comparera la Hollande à un alambic vivant. Les fumeurs crachent sans cesse dans les crachoirs. Malheur à celui qui crache par terre. Sir William Temple visite un jour un ami hollandais et de froid se racle la gorge et crache par terre. Le maître de maison appelle aussitôt la servante qui s'empresse de nettoyer et l'hôte dit à William Temple: "C'est heureux que ma femme n'ait pas vu cela ou elle vous aurait mis à la porte, ambassadeur ou pas, de peur de la contagion."²⁴

La cuisine semble être un autre point de controverse. Les gobelets, assiettes et couteaux sont en étain. Les cuillers sont rares. La fourchette n'apparaît que vers 1700. Les gens mangent avec leur couteau et leurs doigts qu'ils essuient à une serviette grasseuse et puante. Les Hollandais se montrent gros mangeurs. Les conseillers et les bourgmestres sont gros, l'embonpoint est souvent allié à la vertu. Le déjeuner se prend vers 5-6 heures du matin et consiste en pain, beurre, lait, fromage et bière. Vers midi on mange le dîner: une soupe (du lard ou des légumes cuits dans du lait), de la viande, du poisson, des fruits; vers 15 heures un goûter, et vers 8 heures du soir il y a le souper. En 1670 le thé et le chocolat sont importés et les voyageurs constatent une véritable addiction au thé: les Hollandais en boivent du matin au soir, jusqu'à quarante tasses par jour. Le voyageur ne peut refuser de peur d'offenser son hôte. Dans son Journal, John Locke visitant en 1684 un certain Dr. Sibilius à Amsterdam raconte la façon selon laquelle son hôte lui avait préparé le thé "à la japonaise":

il bat les jaunes d'oeufs avec du sucre candi dans un bassin et verse là-dessus la bouillante infusion de thé, tout en remuant.²⁵

Il ne dit pas si ce thé est bon.

Bien de touristes en tournée en Hollande critiquent le temps perdu par les femmes aussi bien que les hommes de la bourgeoisie à boire le thé sucré. Même les servantes passent leur temps à siroter leur tisane. Le thé se boit avec beaucoup de sucre, trop de sucre disent les voyageurs, et jamais avec du lait. Les Hollandais l'aromatisent avec des fleurs d'oranger ou de pêcher et du safran.

Le café est considéré comme un breuvage inférieur et devient "le réconfort du pauvre". La première infusion s'appelle "jurkenfluit"; puis vers midi on verse l'eau bouillante sur le même café, c'est le "schuddekul"; enfin le soir, on verse l'eau une troisième fois et le breuvage quasi incolore est appelé "kwansel".²⁶

L'alcool est aussi consommé en grosse quantité. Les Hollandais croient avoir mal régalé leurs amis s'ils ne partent pas ivres. Depuis 1660 les distilleries de Schiedam produisent de l'alcool fort appelé "hollands", "le hollandais".²⁷

Les voyageurs ainsi que les marins et les soldats sont accostés en rue par des prostituées qui travaillent dans des tavernes appelées "Musicos". Ce genre de bar intrigue fort les voyageurs allemands. L'un d'eux, J.H. Von Melle raconte son voyage vers 1683:

Celui qui se promène dans les rues le soir ou la nuit, peut observer les "maisons-musiques" où il peut satisfaire ses sens en se payant une amoureuse avec de l'argent.²⁸

Les prostituées sont sous le contrôle financier et médical de chaque ville. Elles ne peuvent pas travailler plus de trois jours par semaine et le dernier week-end de chaque mois elles sont forcées à ne rien faire en souvenir de la célébration de la Dernière Cène.

Les tavernes sont le lieu de beuveries et de jeux. On y boit de la bière, du vin; on y joue aux dés, au jeu de l'oie, on y sert parfois des papes aux riz avec du beurre ou du sucre et des prunes.

Les tableaux de Teniers, Jan Steen, et Adriaan Van Ostade illustrent ces bacchanales, les fêtes de village, les kermesses, les fêtes de famille où les buveurs, même les moines, cassent leur verre en trinquant. Naissance, baptême et même le sevrage sont fêtés. Les funérailles sont suivies d'un banquet de quatre jours.

Les voyageurs critiquent les aubergistes avides de gain, les lits de plumes qui puent et l'énorme oreiller où l'on s'enfonce, où l'on transpire. Mais Descartes semble avoir dormi mieux en Hollande que n'importe où ailleurs. Il parle de la tranquillité de Dordrecht, d'Amsterdam, de ses dix heures de sommeil par nuit. Un touriste anglais note que les lits sont hauts et dangereux, car le voyageur épuisé peut facilement tomber du lit, mais s'il meurt, il aura du moins le réconfort de mourir dans des draps propres.²⁹

Plusieurs voyageurs notent qu'il est préférable de connaître le flamand ou d'avoir avec soi un interprète si l'on veut jouir de son voyage, acheter les nécessités sans problèmes et ne pas être trompés.

La cuisine est plutôt ordinaire et déplaît souvent aux voyageurs. Le pain est noir, sec, gris, mauvais, voire immangeable. Le gâteau blanc est un luxe rare. L'Abbé Sartre, un voyageur parisien en 1729, critique le repas d'une famille où il a logé:

Le bouillon de viande était horrible, il y avait de la noix de muscade, du sel et très peu de viande. La servante n'a mis qu'une heure et demie à préparer ce bouillon. Une cuisinière

parisienne y aurait passé toute une demi-journée.³⁰

Les Allemands appellent déjà alors les Hollandais les "mangeurs de fromage".

La consommation de morue salée, de hareng et de poisson en général donne aux jeunes filles mauvaise haleine. Bien des amoureux français ont renoncé aux charmes de leur dulcinée en les approchant de trop près. Le hareng est à l'époque considérée comme un remède à tous les maux: "Haring in het land, Dokters aan de kant."

"Kweesten" (en anglais "bundling") est une forme d'éros prémarital qui dérouté et intrigue les voyageurs. Tout jeune homme intéressé à une jeune Hollandaise peut en entrant par la fenêtre passer la nuit avec elle dans le même lit, les deux corps séparés par le drap ou par une planche. Il est vrai que les parents sont dans la pièce voisine au cas où du secours serait requis par la jeune fille. Les jeunes gens ont ainsi tout le loisir de s'étudier à l'aise.

Les femmes sont belles et grasses, surtout en Zélande, et vertueuses par manque de tempérament. Dans son livre, *Amitiés, amours et amourettes*, le Parisien René Le Pays (vers 1660) remarque: "Il faut être fille en Hollande, mais femme à Paris" et il ajoute: "Au plus fort du plaisir, elles (les Hollandaises) mangent une pomme ou cassent une noix avec les dents."³¹ Saint Evremond disserte au sujet des Hollandaises qui exhibent une froideur qui leur tient lieu de vertu. Il introduit dans une de ses lettres l'expression "faire l'amour comme une Hollandaise",³² c'est-à-dire sans feu. Les Hollandais ne sont pas passionnés. Ce manque de tempérament et de chaleur les aide à accepter stoïquement les pires

catastrophes et à faire face aux dures réalités avec une certaine paix et un sombre soulagement: "pire aurait toujours pu arriver..." Pourtant, d'autres voyageurs semblent surpris de voir les marques d'affection témoignées par les Hollandais à leur entourage: les Hollandais s'embrassent au lever, au coucher, lorsqu'ils rencontrent des amis. Même les voyageurs traversant une ville n'échappent pas à leurs embrassades.

Les écrits laissés par les voyageurs soulignent l'austérité, le conformisme, les valeurs bourgeoises de la République des Provinces-Unies au XVII^e siècle. Sir William Temple dans ses rapports sur la Hollande conclut ses observations ainsi: c'est

un pays où la terre est meilleure que l'air, et le profit plus à l'honneur que l'honneur, où il y a plus de bon sens que de bel esprit; plus de bonne nature que de bonne humeur; et plus de richesse que de plaisir.³³

Il y a deux choses que le Hollandais prend au sérieux: "Dieu et l'argent."³⁴

Les voyageurs sont surpris de voir très peu de mendiants dans les rues. Déjà en 1620, l'Ambassadeur Vénitien Trévisano est frappé par la prospérité générale: "personne n'est extraordinairement riche et peu sont très pauvres."³⁵ Même les riches marchands n'étaient pas leur richesse. Sir William Temple s'étonne de la simplicité de l'élite administrative et militaire en Hollande. Parlant de l'Admiral De Ruyter, Temple est frappé par la modestie de ses vêtements, par la sobriété de sa demeure, par sa façon de vivre comme le plus commun des mortels, "sans valet, sans même de carrosse."³⁶ Le train de vie du Grand Pensionnaire De Witt à La Haye est marqué par la même simplicité, écrit encore Temple. Il ajoute que jamais pays n'a fait tant de commerce tout en consommant si peu, que les Hollandais sont

les Maîtres des épices indiennes et des soies de Perse mais qu'eux-mêmes, vendant leur belle laine en France, se vêtent de laine grossière importée d'Angleterre. Ils exportent leur bon beurre et importent le beurre bon marché d'Irlande. Bref, ils fournissent tout ce qui est luxe et plaisir sans jamais en goûter eux-mêmes.

Une extravagance qui ravit les voyageurs c'est qu'il y a partout des tableaux, des peintures, non seulement dans les bâtiments publics et les maisons des riches commerçants, mais aussi dans les habitations des gens du peuple et même dans les tavernes. Les Hollandais semblent aimer l'art chez eux.

La prospérité est chose relative pourtant. Pierre Bayle, le philosophe français établi à Rotterdam, se plaint de la cherté de la vie et ajoute que le petit budget de professeur ne lui permet pas d'acquérir les ouvrages indispensables à sa fonction.³⁷

Trois visites ont marqué le siècle par des fêtes rivalisant de pompe et de splendeur: la visite de la Reine-Mère Marie de Médicis en 1638 à Amsterdam; la visite en 1642 du Roi Charles 1^{er} d'Angleterre et la visite officielle de Pierre Le Grand, Tsar de Russie, en 1697. Les voyageurs éblouis assistent à des représentations allégoriques, à des cortèges, à des flotilles de bateaux enguirlandés sur les canaux, et à des banquets exotiques. Les fêtes pour Pierre Le Grand dépassent en magnificence les deux premières. Toute la ville d'Amsterdam est ornée de guirlandes, les façades regorgent de fleurs, des bateaux à voile défilent, il y a même un jeu de combat naval sur la rivière IJ, des feux d'artifices merveilleux. Pierre Le Grand assiste même du balcon de l'hôtel de ville d'Amsterdam à la décapitation publique de deux criminels.

Il y a deux choses que les Hollandais détestent: c'est la délinquance et l'oisiveté. Les prisons sont ouvertes aux touristes. A Amsterdam la prison pour hommes est appelée "rasphuis" et c'est une attraction touristique. Les prisonniers doivent réduire de longs troncs de bois en sciure de bois, d'où leur nom de "rasphuis". Cette sciure est employée pour la peinture. Une touriste allemande est toute choquée de voir les prisonniers:

C'est comme un enfer. Ils sont à moitié-nus, noirs de sciure de bois et ils suent tant que la sciure est comme une sauce noire - on frémit,

dit-elle.³⁸ Les femmes condamnées sont envoyées à la "spinhuis" où elles passent leurs jours à broder, filer et tisser.

Les villes les plus importantes regorgent de marins. Un marin anglais a trouvé que les marins hollandais, tout comme les marins anglais, sont violents et rudes, mais "les Hollandais eux peuvent travailler, vivre et trimer alors que les Anglais préfèrent paresser jusqu'à la misère."³⁹

En 1671, Samuel Pepys, secrétaire naval d'Angleterre, s'émerveille que les Hollandais ont des écoles où l'on enseigne la construction navale et la mécanique et que les étrangers y sont bienvenus pour y apprendre les arts nautiques.⁴⁰ D'ailleurs Pierre Le Grand vient plusieurs fois incognito pour observer et même travailler sous le nom de Pieter Michaëlof comme simple manoeuvre sur les chantiers navals.

Une dernière critique des voyageurs concerne l'éducation des enfants. Les enfants sont gras, joufflus, aimés, gâtés jusqu'à l'exagération. Les parents sont d'une indulgence extrême avec leurs rejetons: aucune discipline ne leur est imposée. Les

précepteurs français ne peuvent pas battre leurs élèves. Les enfants ne sont pas poussés à apprendre. Après l'école, ils jouent dans les rues, insultant les passants, les attaquant même sans que ni les parents ni les autorités de la ville n'y fassent quelque chose. Il est vrai qu'une fois adulte, s'il ne se soumet pas à l'éthique de travail et d'honnêteté des parents, le jeune homme est envoyé aux colonies, débarrassant ainsi la nation-mère de tout sujet trop rebelle ou trop aventureux.

Chose curieuse, les voyageurs n'ont pas parus frappés par la tulpomanie qui a sévi à Amsterdam vers les années 1634-1636. Sans doute n'ont-ils pas pris une part active à ce drame de la spéculation.

En somme, la République des Provinces-Unies apparaît aux voyageurs du XVII^e siècle comme le centre extrêmement vivant d'une économie forte, le coeur battant d'une culture européenne en pleine floraison.

Le Français Jean-Nicolas Parival qui a voyagé dans la République de 1624 à 1667 en a ressenti l'inoubliable richesse et ses mots résument l'admiration des étrangers:

Véritablement, qui n'a vu la Hollande, ne peut se vanter d'avoir vu quelque chose.⁴¹

NOTES

¹ Herbert Berry, *Sir John Suckling's Poems and Letters from Manuscripts* (London: University of Western Ontario, 1960), n.1. p. 53.

² Richard Wilbur (ed.), *Marvell*, New York: Dell Publishing Company (The Laurel Poetry Series), 1961, p. 108.

³ John J. Murray, *Amsterdam in the Age of Rembrandt* (Norman: University of Oklahoma Press, 1967), p. 4.

⁴ R. Murriss, *La Hollande et les Hollandais au XVII^e et*

- au XVIII^e siècles vus par les Français (Paris: Librairie Champion, 1925), p. 33.
- ⁵ Paul Zumthor, *Daily Life in Rembrandt's Holland* (London: Weidenfeld and Nicolson, 1962), p. 56.
- ⁶ John J. Murray, *op. cit.*, p. 5.
- ⁷ *Ibid.*, p. 16. Voir aussi à ce sujet R. Murriss, *op. cit.*, p. 27.
- ⁸ Léon Petit, *Descartes et la Princesse Elizabeth* (Paris: Editions Nizet, 1969), p. 61.
- ⁹ *Ibid.*, p. 53.
- ¹⁰ R. Murriss, *op. cit.*, p. 30.
- ¹¹ Paul Zumthor, *op. cit.*, p. 337.
- ¹² Jack Rochford Vrooman, *René Descartes, A Biography* (New York: G.P. Putnam's Sons, 1970), p. 268.
- ¹³ Léon Petit, *op. cit.*, pp. 37-38. (Lettre de Descartes à son ami Balzac).
- ¹⁴ Gustave Cohen, *Ecrivains français en Hollande dans la première moitié du XVII^e siècle* (Paris: Champion, 1920), p. 335.
- ¹⁵ Léon Petit, *op. cit.*, p. 35.
- ¹⁶ Paul Zumthor, *op. cit.*, p. 317.
- ¹⁷ Léon Petit, *op. cit.*, p. 35.
- ¹⁸ *Ibid.*, p. 36.
- ¹⁹ Lord King, *The Life and Letters of John Locke* (London: Henry G. Bohn, 1858), p. 167.
- ²⁰ R. Murriss, *op. cit.*, p. 139.
- ²¹ *Ibid.*, p. 140.
- ²² Paul Zumthor, *op. cit.*, p. 120.
- ²³ *Ibid.*, p. 54.
- ²⁴ *Ibid.*, p. 138.
- ²⁵ Deric Regin, *Traders, Artists, Burghers* (Amsterdam: Van Gorcum, 1976), p. 148.
- ²⁶ *Ibid.*, p. 148.
- ²⁷ Paul Zumthor, *op. cit.*, p. 174.
- ²⁸ Deric Regin, *op. cit.*, p. 137.
- ²⁹ J. Murray, *op. cit.*, p. 15.
- ³⁰ Paul Zumthor, *op. cit.*, p. 68.
- ³¹ R. Murriss, *op. cit.*, pp. 83-85.
- ³² Paul Zumthor, *op. cit.*, p. 120.
- ³³ Deric Regin, *op. cit.*, p. 201.
- ³⁴ Paul Zumthor, *op. cit.*, p. 318.
- ³⁵ Petrus Johannes Blok, *History of the People of the Netherlands* (New York: A.M.S. Press, 1970), Part III, p. 323.
- ³⁶ Sir William Temple, *Observations upon the United Provinces of the Netherlands*. Edited by Sir George Clark (Oxford: Clarendon Press, 1972), p. 71 et p. 119.
- ³⁷ Paul Dibbon, *Pierre Bayle, le philosophe de Rotterdam* (Amsterdam: Elsevier, 1959), p. 22.
- ³⁸ Geoffrey Cotterell, *Amsterdam* (Farnborough, England: D.C. Heath, 1973), p. 206.
- ³⁹ J. Murray, *op. cit.*, p. 59.
- ⁴⁰ *Ibid.*, p. 95.
- ⁴¹ R. Murriss, *op. cit.*, p. 259.